

LAUDATIO pour le 19 mars 2005

Mesdames et Messieurs, chers amis de Jean-Blaise Junod,
cher Jean-Blaise,

Je n'ai pas appris le latin (ni le grec d'ailleurs). Mais dans quelques lustres, ici à Neuchâtel, apprendra-t-on encore le latin ?

Donc je me pardonne d'autorité d'être ignorant de ce qu'implique vraiment la pratique de la « laudatio » et des conventions qu'elle pourrait exiger.

D'abord, et cela doit être certainement inconvenant, je vais commencer par vous faire part de quelques réflexions personnelles.

.
Vous avez eu connaissance bien sûr des tumultes qui ont troublé la quiétude artistique helvétique l'année dernière, que ce soit sur les rives du Lac Majeur où par la faute d'une phrase coquine dans un film anodin, notre haut fonctionnaire de la culture s'est vu conduit à la démission, que ce soit dans la rue parisienne des Francs-Bourgeois, où l'outrecuidance d'un artiste suisse – qui refuse d'exposer dans son pays tant que l'organe exécutif suprême contient en son sein un extrémiste – l'outrecuidance donc d'un artiste, a offert un prétexte inespéré à la gent parlementaire, siégeant sous la coupole fédérale, pour punir les créateurs et leur sens de la liberté d'expression, en diminuant le budget de Pro Helvetia.

Et bien, malgré tout cela, je viens dire ici ma confiance dans le fédéralisme. Il y a peu, au moment où j'apprenais que dans le canton de Neuchâtel un cinéaste allait être honoré pour l'excellence de son œuvre, dans le canton de Vaud les autorités fiscales me faisaient savoir que mes activités de réalisateur de film – relativement à leur

faible rentabilité économique – devaient être considérées comme « un hobby ». Vous voyez que le fédéralisme laisse par sa diversité des failles salvatrices : on peut toujours espérer être mieux traité ici qu'ailleurs ou vice et versa. Question de mobilité !

Imaginez – par les temps qui courent de globalisation et de rentabilisation financière à tout crin et de tout, y compris de l'imaginaire, des utopies et de la création – imaginez un Ministère de la culture unique régit selon ces règles chères à nos lobbies économiques qui fleurissent sous la coupole bernoise. Cela fait froid dans le dos.

Pour clore cette petite réflexion introductive, je cite encore deux auteurs hongrois dans un essai sur le grand cinéaste russe Andreï Tarkovsky, à propos de la position de ce dernier lorsqu'il réalisa des films en Italie et en Suède :

« Tarkovsky dénonce avec vigueur les méfaits du marché. Comme il est russe – non pas soviétique – il trouve que la platitude de la civilisation occidentale représente un danger plus grand que la répression de la civilisation orientale. L'artiste qui lutte contre la censure étatique grandit moralement au cours de la bataille ; celui qui s'insurge contre la censure du marché est balayé comme un maladroit, sans bénéficier d'aucune aura de grandeur morale. »

Cher Jean-Blaise, par égard pour ta modestie, tenace, inventive et féconde, je ne vais pas parler de toi. Ceux qui te connaissent savent la profondeur de ton cheminement de créateur, ses exigences, sa rigueur, l'universalité, la générosité et la fraîcheur de ton regard. Pour ceux qui ne te connaissent pas, il leur faudra d'autres durées, d'autres disponibilités que ces dix minutes pour aller vraiment à ta rencontre.

Je ne vais pas davantage parler de tes œuvres. Pour un spectateur, savoir ce qu'il faut penser d'un film sans l'avoir vu et sans que cela vienne de soi-même n'a guère de sens. Savoir ce que pensent d'un film, un critique, un cinéaste, un chercheur, un historien, n'a d'intérêt qu'en relation avec une connaissance première, intime, d'une œuvre. Connaissance qui permet en soi-même d'ouvrir la dispute par la mise en résonance dynamique d'arguments concordants ou contradictoires.

Les extraits de tes films qui vont être projetés tout à l'heure devraient susciter le désir ensuite de voir ces films et de les entendre INTEGRALEMENT, sinon à quoi bon ! Eh oui, il appartient aussi à l'honnête spectateur du XXI^e siècle de vouloir voir ce qu'on ne lui mâche pas, ce qu'on ne lui montre pas, de l'exiger, de se mobiliser. De croire que le médium cinématographique peut offrir bien davantage que du rêve consommable chargé d'alimenter une juteuse économie de divertissement. C'est au prix de cet engagement seulement que survivront dans les décennies à venir des cinéastes et leurs œuvres, pour qui le cinéma est un moyen d'expression artistique d'une infinie richesse et de très haut niveau, des cinéastes comme... Jean-Blaise Junod.

Cher Jean-Blaise, je vais poursuivre mes quelques réflexions – comme celles par lesquelles j'ai commencé – qui me sont d'ailleurs toutes venues dès que je me suis mis à penser à ta vie de cinéma et à tes films.

Gérard Guillaumat dit Rilke :

« Les œuvres d'art naissent toujours de qui a affronté le danger, de qui est allé jusqu'au bout d'une expérience, jusqu'au point que nul

humain ne peut dépasser. Plus loin on pousse et plus propre, plus personnelle, plus unique devient une vie. »

Cher Jean-Blaise, comme la plupart des cinéastes en Suisse, tu as donné ta part et tu la donnes encore à la trivialité de ce qui matériellement permet de vivre : la technique, les films de commande, la restauration. Ce qui me frappe toutefois à considérer les éléments de ta démarche, c'est qu'ils ne contredisent jamais la cohérence d'une pensée qui sourd tout au long de tes films les plus personnels. Il me semble que cet intérêt pour les films à la limite de la perte, ce travail de médecin légiste pour comprendre ce qui est à leur origine et ce qui a procédé à leur élaboration, cet enfouissement dans les fonds filmiques des Archives fédérales ou du CICR, tout cela résonne du même son que ce que tu construis, toi, après y avoir réfléchi posément, longuement et en avoir jaugé toute la nécessité.

Il y avait cette année au Festival international de films de Fribourg une rétrospective intitulée « FILMER L'INVISIBLE ». Je crois bien que cette locution, FILMER L'INVISIBLE, est la plus juste que j'aie entendu depuis longtemps et qui puisse être accolée à l'expression cinématographique lorsque celle-ci est décidément créative.

Souvent, pour parler du cinéma on parle d'un art de l'image et on en reste là croyant avoir tout dit. On se satisfait d'une apparence. Mais non, le cinéma est par essence l'art de l'invisible. L'image n'est qu'un matériau comme d'autres : les bruits, les musiques, les mots, les gens, les mouvements, les lumières, les architectures, le temps.

Le cinéaste, l'auteur, qui pense l'organisation de tous ces éléments peut bien sûr vouloir raconter une histoire, faire vivre des êtres avec leurs pensées, leurs comportements, leurs désirs, leurs limites et les

mettre en relation, il peut vouloir faire chatoyer les couleurs, faire vibrer les sons les plus émouvants ou les plus inquiétants, il peut vouloir développer et communiquer des idées, il peut vouloir faire découvrir une portion du monde à ceux qui ne la connaissent pas ou même à ceux qui y vivent...

Il est certain que l'évidence visuelle renvoie à des réalités tangibles qui sont nos références propres par lesquels nous décryptons et comprenons ce que nous voyons dans les images, dans les scènes d'un film. Il en va de même pour l'univers sonore.

Mais l'enregistrement du réel ou son imitation ne constitue pas en soi l'expression cinématographique. Ce n'est là que le premier degré, une sorte de préalable à partir duquel l'auteur pourra FILMER L'INVISIBLE. Et ainsi passera de l'auteur au spectateur un courant vivant. A travers le point de vue de l'auteur, le spectateur saura recomposer et développer pour lui-même le sens profond du propos du film.

On sait depuis longtemps que dans le langage cinématographique, le montage crée déjà une perception de l'invisible. Lorsqu'un plan succède à un autre, il amène évidemment à notre entendement les différents sens qu'il contient et qui vont infirmer, confirmer, amplifier les sens du plan précédent. Ça c'est le jeu normal de la succession temporelle des images, des plans avec leurs sons associés. Mais c'est dans la JUXTAPOSITION même des deux plans que réside la part d'invisibilité qui nous est révélée. S'il y a ellipse de temps, changement de lieu, changement d'axe ou de grosseur de plan, notre perception peut nous amener à découvrir, à ressentir des choses qui ne sont ni dans le premier ni dans le deuxième plan mais que le choc, l'étonnement ou la grande cohérence de leur rencontre nous transmet.

Je me suis permis cette brève parenthèse explicative pour insister sur un mécanisme. Il y en a d'autres... Le hors champs par exemple si spécifique au cinéma, mais que l'on trouve aussi dans la photographie ou la peinture.

Le cinéaste, l'auteur donc, qui cherche d'œuvre en œuvre, à travers cent sujets divers, à faire part de sa vision du monde n'y parvient pleinement que s'il s'attelle, dans les architectures de ses films comme dans chacune de leurs scènes à FILMER L'INVISIBLE.

Jean-Blaise Junod depuis plus de trente ans poursuit inlassablement cette quête.

Sur l'île d'Aran, en cadrant ses paysages désertés, ayant mis ses pas dans ceux du cinéaste Robert Flaherty quarante ans après son passage, il ne se contentait pas d'un reportage sur l'île ou d'un hommage au grand prédécesseur. Il suggérait, faisait ressentir la fragilité de la condition humaine, dont même les vicissitudes ne peuvent être garantes d'une quelconque pérennité. Seuls perdurent, au-delà du temps, les rochers battus par les flots...

Au début de ce nouveau millénaire, les « Scènes du voyage » entraînent Charles Joris à « parcourir les territoires de la dépossession ». Même si l'on arpente des lieux connus, leur fondamentale étrangeté ressurgit violemment, sans artifice cinématographique aucun, simplement par l'intelligence de la succession des scènes et les durées qui leur sont accordées, par la résistance du protagoniste à toute nostalgie. Si les voyages, les évocations proposent la métaphore du voyage d'une vie pleinement remplie, les champs, les marais, les bois, les places des villes et des villages, les maisons montrées en l'absence de toute présence

humaine, les salles aux fauteuils de bois ou de velours rouge et les scènes vides répondent aux ruelles oubliées des villages et aux landes sans âge d'Aran.

Toutefois l'expérience de ces territoires dépossédés ne conduit pas à la tristesse mais bien à l'idée de nouvelles vies, inconnues, à entreprendre.

Jean-Blaise, pour conclure, je me permets de t'offrir ce texte que tu connais bien, vieux de plus de six cents ans :

« Les bonnes paroles calment les gens, le bon entendement calme le monde, et la patience fait honneur aux hommes. Un homme en colère ne peut décider de ce qui est vrai. Si tu ne le savais pas, sache-le maintenant : dès qu'un être humain voit le jour, il boit dans un verre qui n'est pas le sien, si bien qu'il doit mourir ; la fin est la sœur du début ; ce que tous doivent souffrir aucun ne doit le contester, ce que l'homme emprunte, il doit le rendre, en pays étranger il vit, la vie humaine court avec des pieds rapides ; vivre maintenant et mourir en un tournemain, la mort est son héritage. Dès qu'un humain entre dans la vie, il est assez âgé pour mourir. Tu penses peut-être que la vieillesse est un noble trésor. Non, elle est chétive, elle est pénible, elle est difforme, froide et déplaît à tous. Elle n'est bonne à rien, inutile. Les pommes mûres tombent souvent dans la boue et les poires molles souvent dans les flaques. La beauté de tout humain, soit la vieillesse, soit la mort, l'anéantit. Toutes les petites bouches roses doivent pâlir. Tous les yeux clairs doivent s'obscurcir. Ne te plains pas d'une perte que tu ne peux pas réparer. »

C'est la Mort qui parle et qui répond à la colère du « Laboureur de Bohème » de Johannes von Saaz, au chapitre vingt.

Ce même « Laboureur de Bohème » qui termine les « Scènes du Voyage » et dont tu vas nous faire voir et entendre tout à l'heure un large extrait. Bien sûr, comme dans toute œuvre longuement travaillée, ce n'est pas du tout un hasard je pense que cette remise en cause de toute vanité humaine conclue ton dernier film.

Ce n'est pas non plus un hasard si j'achève mon propos de cette manière. J'ai dit que je n'avais aucune connaissance en latin, mais je me suis renseigné tout de même et j'ai appris que « LAUDATIO » servait à désigner « l'appel suprême que l'on adressait au mort, puis l'éloge funèbre qui s'est ajouté à cet appel ».

Ce n'est pas moi qui ai décidé d'utiliser ce terme... on pourrait disserter sur l'importance de l'étude du latin (ou du grec), n'est-ce pas ?...

Evidemment, le sens du mot a du évoluer, parce que les hommes, toute vanité avouée, n'ont certainement pas supporté que les louanges ne soient adressés qu'aux morts... c'est bien tard ! Et je suis bien d'accord !

Cher Jean-Blaise, pour t'assurer de mes très chaleureuses intentions, je souhaite vivement, que ce prix que tu reçois aujourd'hui soit profondément le signe d'une durable reconnaissance de ton travail d'auteur et qu'il facilite dans un avenir des plus créatif la réalisation de tes scénarios.

Nous attendons avec impatience les projections prochaines de tes NOUVEAUX films.

Claude Champion

Réalisateur

Président de la Société suisse des Auteurs (SSA)